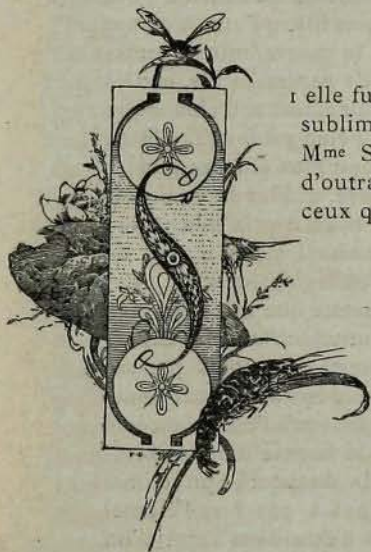


M^{me} BEECHER-STOWE

ET L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE EN AMÉRIQUE

SUITE ET FIN



Elle fut louée, bénie, proclamée sublime dans toutes les langues, M^{me} Stowe fut aussi abreuvée d'outrages et de calomnies par ceux qui avaient intérêt à soutenir que son œuvre était dangereuse et mensongère. Elle ne se laissait pas plus abattre par les injures qu'elle ne s'enorgueillissait du triomphe ; mais M. Stowe ne montrait point la même philosophie. L'année qui suivit la publication de *L'Oncle*

Tom, il avait accepté au séminaire d'Andover (Massachusetts) une situation de professeur de littérature sacrée ; il se trouvait là dans un milieu nouveau, tout à fait académique, des plus distingués, et qui eût été infiniment de son goût, sans toutes ces amertumes qui lui gâtaient l'immense succès de sa femme. Celle-ci s'en affligeait par contre-coup : « Je ne suis vulnérable, disait-elle, qu'à travers lui. »

Elle eut tort de perdre son temps à écrire un livre très inférieur au premier, *La Clef de la Case de l'oncle Tom*, qui renferme, trop consciencieusement enregistrées, toutes les preuves à l'appui d'un récit véridique ; mais d'autres ouvrages attestent que le zèle de l'apôtre n'empêchait pas chez M^{me} Stowe les qualités géniales du romancier. Sans doute, elle restera par excellence devant la postérité l'auteur de *La Case de l'oncle Tom* ; cependant, beaucoup de bons juges, parmi lesquels la reine d'Angleterre, ont placé encore plus haut l'admirable récit intitulé *Dred*, où elle montre l'effet général de l'esclavage sur la société, comment il produit la démoralisation de toutes les classes, comment il corrompt jusqu'au christianisme, quand celui-ci le tolère. *La Fiancée du Ministre* renferme des portraits supérieurement tracés ; la moitié au moins de *La Perle de l'île d'Orr*, une idylle des côtes de la Nouvelle-Angleterre, est un pur chef-d'œuvre. George Eliot priait fort *Old town folks*, cette peinture des mœurs de petite ville, et il y a des scènes intimes tout à fait délicieuses dans *Ma Femme et Moi*. Nul romancier ne possède plus que Harriet Beecher-Stowe l'art de rendre vivants ses personnages ; elle a au suprême degré la puissance dramatique et

elle excelle dans l'analyse des sentiments; elle sait nous faire passer des pleurs au rire avec cette verve entraînant qui est l'un des principaux éléments de l'*humour*. Ce qui lui manque, c'est le souci des proportions, la savante ordonnance de l'ensemble, et ce défaut résulte d'un excès de spontanéité, de l'absence d'effort, de ce don le plus séduisant, mais aussi le plus dangereux de tous, qu'on appelle la facilité.

Une noble et généreuse imprévoyance semble avoir caractérisé en tout M^{me} Stowe. De *L'Oncle Tom*, par exemple, elle aurait pu tirer une fortune, mais l'idée de faire de l'argent avec un plaidoyer où elle se jetait corps et âme ne lui vint jamais. Faute de précautions prises d'avance, elle reçut en tout la part modeste de dix pour cent, pendant que ses éditeurs, tant anglais qu'américains, s'enrichissaient à sa place; encore, dès le premier signe de succès, se déclara-t-elle prête à prélever sur ce qui lui revenait les fonds nécessaires à la création d'une école normale pour l'éducation des instituteurs et institutrices de couleur.

La gloire, du moins, ne lui a pas été marchandée. Elle fit trois voyages en Europe, et chacun d'eux fut un long triomphe; l'Angleterre, l'Écosse surtout, la fêtèrent comme une souveraine. Au débarqué, les ovations de la foule commencèrent, les plus grands personnages, les écrivains les plus illustres voulurent la connaître; elle fut reçue avec honneur dans les châteaux de cette aristocratie britannique qui n'ouvre pas facilement ses portes; la duchesse de Sutherland détacha de son bras, pour le lui offrir, un lourd bracelet d'or en forme de chaîne, avec l'inscription :

En mémoire d'une chaîne qui sera bientôt brisée. » Les écoles, les associations lui offraient des souvenirs symboliques. Des sommes considérables lui furent remises pour la cause qu'elle défendait. A Paris, en Suisse, en Italie, elle rencontra, dans une mesure plus modérée, les témoignages d'un grand respect et d'une vive sympathie. Nulle part cet encens ne semble l'avoir enivrée. Elle croit rêver.

« Que doit-on penser en me voyant? dit-elle dans ses lettres de ce temps-là; sinon que Dieu choisit pour instruments les faibles? »

Elle se moque d'elle-même, de ses bévues dans le beau monde, où elle traite par habitude les grandes dames de mistress au lieu de lady telle ou telle, et elle s'accuse gaiement de la distraction qui lui a fait agiter par la fenêtre une serviette en guise de mouchoir pour répondre aux acclamations. Ce qui la ravit, c'est qu'en la voyant, on la trouve moins laide qu'on ne l'avait craint sur la foi de ses portraits. Elle avait en commun, avec les deux grands écrivains féminins du siècle, George Sand et George Eliot, une physionomie absorbée qui lui nuisait, quand l'entrain de la conversation ne faisait pas briller le feu de son regard. Chacun s'accorde à dire que M^{me} Stowe

causait à ravir, qu'elle racontait avec un esprit, un charme inimitables, et qu'à l'écouter, on avait le meilleur d'elle-même, sa pensée n'arrivant que refroidie sur le papier. Tout parlait en elle, les yeux, le geste, le sourire. Son âme devenait visible, ce qui justifie cette exclamation jetée par une dame en la rencontrant dans un salon : « Vous ne m'aviez pas dit que M^{me} Stowe fût belle ! » En revanche, son visage au repos devenait, pour ainsi dire, un masque pétrifié que ne réussissait pas à embellir le caprice d'une abondante et ondoyante chevelure naturellement frisée.

— Une vraie Gorgone ! s'écrie-t-elle en présence de ses photographies.

Les lettres de M^{me} Stowe étaient à la hauteur de sa conversation. Elle eut aussi un succès populaire quand elle entreprit de lire elle-même dans différentes villes, à des multitudes assemblées, ce qui était déjà presque de l'histoire ancienne, car la guerre de Sécession avait eu lieu, mettant fin une fois pour toutes à un horrible abus, délivrant des millions d'opprimés. Aux yeux de ses compatriotes, Harriet Beecher-Stowe incarnait en sa personne la cause anti-esclavagiste, — adorée par ceux-ci, maudite par ceux-là, selon les convictions et les intérêts de chacun, mais prenant de plus en plus, à mesure que le temps apaisait les rancunes et cimentait l'Union américaine, toute l'importance d'une figure historique.

Ses dernières années se passèrent surtout dans la propriété qu'elle avait achetée en Floride pour y veiller sur la santé de son fils, qu'une blessure incurable, reçue pendant la guerre, minait lentement. Elle eut la douleur de perdre ce fils, et déjà un tragique accident lui avait enlevé son aîné arrivé à l'âge d'homme. Dans sa peine profonde, elle ne rencontra pas de consolation plus efficace que les paroles d'une vieille négresse, qui lui dit : « J'avais des enfants, moi ! Dieu m'en a pris plusieurs ; ceux-là sont en sûreté, mais il y en a cinq de vendus... et je ne sais pas où les chercher. »

A Mandarine, la maisonnette que nous fait bien connaître le joli volume intitulé : *Palmetto Leaves* (feuilles de latanier), entourée de soins par ses filles, qui lui épargnaient désormais tout souci domestique, elle put jouir, jusqu'à l'âge avancé de quatre-vingt-cinq ans, de la beauté d'une végétation quasi-tropicale, de la douceur d'un climat enchanté; elle descendit pas à pas vers l'éternel repos avec la sensation « d'être dans l'état d'un ver à soie qui n'a plus rien à filer », sentant son esprit affaibli errer comme un ruisseau qui s'échappe. « Mon soleil est couché, dit-elle dans une de ses délicieuses lettres, le temps du travail est passé pour moi; j'ai écrit tous mes mots, j'ai pensé toutes mes pensées, et maintenant je me repose à la clarté fugitive des tisons qui s'éteignent, dans un calme si profond que, seule, une voix amie peut momentanément me réveiller, puis je retombe... »

Elle avait toujours été sujette à de singulières absences. On raconte qu'il lui arriva, ayant été invitée à un grand dîner, de s'oublier dans l'appartement qui lui avait été ouvert pour arranger sa toilette. Tout le monde était réuni et attendait l'héroïne de la fête; ses hôtes, inquiets, allèrent enfin la chercher. Elle se tenait là, son châle sur le dos, son chapeau sur la tête, telle qu'ils l'avaient laissée, debout devant la bibliothèque où un livre avait fixé et retenu son attention. Cet effacement de l'heure présente alla chez elle en augmentant jusqu'à ce qu'elle fut, on peut le dire, perpétuellement absente, en communion sans doute avec la nature, mais de plus en plus séparée des hommes. Son vieux et cher compagnon avait déjà rejoint trois de leurs fils et une fille chérie sur les « rives d'or », dont elle parlait toujours, en disant qu'elle y renouerait le fil de ses affections avec ceux qui l'attendaient et ceux qui devaient la suivre. Doucement, silencieusement, elle s'y laissa glisser à son tour.

Et dans cette paix suprême de l'au-delà, qui a suivi leur carrière terrestre toute d'activité bien-faisante, il faudrait aussi chercher aujourd'hui presque toutes les femmes qui ont pris part, en Amérique, à l'œuvre de l'abolition de l'esclavage. En quelques mots, j'indiquerai les plus célèbres : Lydie-Maria Child d'abord, qui, bien avant Mme Stowe, scandalisa le pays par la publication de son éloquent *Appel en faveur de la classe d'Américains qu'on appelle Africains*. L'auteur fut mis à l'index du monde qui l'avait admirée jusque-là; sa vie devint un combat; jusqu'au bout, elle garda la même force d'âme, consacrant sa plume alerte, sa voix persuasive à l'œuvre philanthropique par excellence, s'intéressant en même temps à l'éducation des masses, à toutes les grandes réformes qui peuvent faire avancer la marche de l'humanité. Son biographe, le poète Whittier, anti-esclavagiste comme elle, a dit que personne ne rendit plus de services à la cause de la liberté et ne lui fit d'aussi grands sacrifices; tout ce qu'elle possédait, son temps, ses talents, sa fortune, n'était entre ses mains qu'un dépôt que Dieu lui avait confié au profit des pauvres et des petits. Quand elle n'avait plus d'argent, elle travaillait pour en gagner et le donner. Pendant des années, elle dirigea le journal national anti-esclavagiste, *National anti-slavery Standard*.

La guerre de Sécession fut précédée, on le sait, par l'entreprise extraordinaire d'un fermier du Kansas, John Brown, qui essaya ce que Washington s'était proposé de faire au cas où les colonies eussent été vaincues dans leur lutte contre l'Angleterre : atteindre avec les insurgés les montagnes de la Virginie et s'y défendre. Ceci eut été purement héroïque; ce qui devient discutable, c'est la prise d'une ville et le pillage d'un arsenal pour armer des esclaves fugitifs; mais la merveille est encore d'avoir effectué ce coup de main à la tête

de vingt-deux nègres en tout. Il se défendit contre les troupes régulières envoyées contre lui, avec une intrépidité à laquelle ses ennemis les plus acharnés ont rendu hommage. Couvert de blessures, il fut fait prisonnier et condamné à être pendu. Mme Child demanda comme une grâce d'aller soigner et servir le condamné dans sa prison. Sa correspondance avec le gouverneur de la Virginie à ce sujet et avec John Brown lui-même donne l'idée d'un courage qui n'a d'égal que son ardente charité. Elle dit alors aux esclavagistes : « Le génie de Mme Stowe a emporté d'un coup les ouvrages de défense de votre institution et ouvert la citadelle aux assiégeants qui l'envahissent de toutes parts. » — De fait la citadelle était prise, puisque, un an après, le Nord et le Sud en venaient aux mains. La lutte fut gigantesque, elle dura quatre ans et laissa aux États-Unis une dette de plus de deux milliards sept cents millions de dollars; elle coûta la vie à un demi-million d'êtres humains, mais elle mit fin à l'esclavage. Lorsqu'on louait Mrs Child d'avoir tout sacrifié à l'œuvre maintenant accomplie, elle prétendait n'avoir fait que gagner, « car, dit-elle, il est impossible d'estimer ce que notre caractère gagne à une lutte qui tient l'intelligence en éveil et nous force de réfléchir fortement à des principes moraux ». Être élevée au-dessus du niveau de la vie commune par la glorieuse inspiration d'un zèle désintéressé, elle ne voyait que cela. Mrs Child mourut à un âge avancé, mais toujours jeune d'esprit, dans l'humble maison de campagne dont elle a écrit quelque part : « Nous y avons passé, mon mari et moi, vingt-deux années heureuses, entièrement seuls, sans domestiques, nous servant réciproquement et dépendant l'un de l'autre pour les distractions intelligentes; son cerveau si richement meublé me fournissait, sur tous les sujets, l'information demandée. Il était mon dictionnaire ambulante en plusieurs langues, ma vivante encyclopédie universelle. Dans sa vieillesse, il me fut aussi tendrement dévoué que l'avait été l'amant de mes jeunes années. Souvent il chantait :

Il n'y a rien de si doux dans la vie
Que le rêve ancien de l'amour...

« ... Ce que je me rappelle avec le plus de reconnaissance, c'est sa patience, son indulgence inépuisable envers moi et mes défauts. Jamais il ne voulut voir que les meilleurs côtés de mon caractère. Tout ce qui sortait de ma bouche était, à l'en croire, raisonnable et spirituel. Il s'extasiait même devant le plus pauvre jeu de mots; par exemple, le jour où je répondis à ce qu'il disait : « — Je voudrais pour toi, chérie, être riche comme Crésus.

« — Tu es Crésus, puisque tu es roi de Lydie !
« Combien de fois a-t-il rappelé ce mauvais calembour ! »

En toutes choses, ils étaient d'accord, étroite-

ment unis dans leurs sympathies et dans leurs convictions. Parlant de la vie future, M^{me} Child, devenue veuve, disait souvent : « Elle aurait peu de prix pour moi si je ne devais pas le rejoindre. »

Auprès de Lydie-Maria Child se dresse, belle et fière, la figure de M^{me} Chapman qui fut intimement liée avec elle et toute dévouée à la même cause. Dans une réunion publique, elle sauva la vie à l'orateur abolitionniste Wendell Phillips, elle s'élança entre lui et la populace qui le menaçait. L'apparition soudaine de cette majestueuse beauté, toute vêtue de blanc, arrêta les furieux. Ils restèrent interdits un instant, puis crièrent : « Parlez ! Un discours ! *A speech !* » Et l'éloquence de M^{me} Chapman dépassa toutes les paroles : elle s'évanouit. A la faveur du trouble qui résulta de l'incident, Wendell Phillips put s'échapper.

Le pendant de cette anecdote se trouve dans l'histoire de Lucrétia Mott. C'était en 1838 et déjà il existait à Philadelphie une société anti-esclavagiste. La réunion annuelle fut interrompue par un de ces tapages comme il s'en produisait souvent en ce temps-là. Les émeutiers jetaient des pierres dans les vitres, du vitriol dans l'assistance et couvraient de hurlements la voix de l'orateur ; parfois ils mettaient le feu ainsi qu'il arriva pour la Pennsylvania Hall, un édifice dédié, trois jours auparavant, à la liberté et aux droits de l'homme. Le soir dont nous parlons, il n'y eut qu'une violente bousculade. Lucrétia Mott ne s'effrayait pas pour si peu, elle dont la maison avait été, une fois déjà, assaillie comme suspecte. Elle pria l'ami qui l'accompagnait de protéger d'autres femmes plus timides qu'elle-même.

— Mais qui donc vous accompagnera ? demanda-t-il.

— Cet homme-ci, répondit-elle avec tranquillité, en prenant hardiment le bras du plus violent parmi les braillards. Il m'aidera bien à sortir d'ici.

Cette confiance lui porta bonheur. L'étrange cavalier qu'elle s'était choisi resta déconcerté une minute devant l'audace de cette frêle petite femme aux si beaux yeux, puis il finit par la conduire très respectueusement hors de la bagarre. Elle entama une conversation avec lui qui fit dire à ce vaurien, après qu'il se fut informé de son nom : « Une brave femme tout de même, et qui a du bon sens ! »

En 1839, une conférence générale eut lieu à Londres sur cette question de l'esclavage. Les abolitionnistes de tous pays y furent conviés. Deux états d'Amérique envoyèrent des délégués, hommes et femmes, ayant jugé que le conseil et la discussion en pareille matière concernaient également les deux sexes. James et Lucrétia Mott assistèrent à cette convention universelle, ainsi qu'une autre femme qui, jusque dans la vieillesse, prit la parole avec une force extrême en faveur de tous les opprimés : Elizabeth Stanton.

Il n'y eut pas de plus noble vie que celle de ce ménage de Quakers, James et Lucrétia Mott. Ils

avaient eu à lutter contre la pauvreté durant les premières années de leur mariage et, quoique Lucrétia ait toujours dit : « Ces épreuves au début de la vie ont l'excellent effet de discipliner l'esprit et de faire apprécier à leur juste valeur les plaisirs mondains », elle se réjouissait de voir enfin son mari prospérer dans le commerce, lorsqu'un cas de conscience délicat vint les ruiner. La plupart des Quakers étaient résolument opposés à l'esclavage, ils se défendaient de le favoriser en n'achetant de marchandises dans aucun des magasins qu'approvisionnait le travail des esclaves ; c'était ainsi qu'ils se contentaient de très mauvais sucre et de non moins mauvais calicot, fruits du travail libre ; à plus forte raison James Mott devait-il s'interdire d'acheter du coton aux planteurs. Renoncer à des affaires qui prospéraient, cela équivalait pour lui à se couper la main droite ; il n'hésita pas cependant dès que sa conscience eut parlé ; encouragé par sa femme, il triompha de la tentation et, comme il était laborieux et intelligent, trouva bientôt moyen de faire vivre les siens en vendant de la laine, sans avoir rien à se reprocher.

Le seul point sur lequel les époux Mott se ressemblaient était ce point important de la conscience ; d'ailleurs, il était aussi taciturne, aussi réservé, aussi doux, qu'elle était vive, expansive et résolue. Il se plaisait à écouter, elle parlait admirablement. Malgré ces différences, ils marchaient d'un même pas vers le même but, appuyés l'un sur l'autre. Lucrétia prenait d'ordinaire la parole pour James, quand il s'agissait de traiter les thèmes qui leur étaient chers à tous les deux : l'abolition de l'esclavage, la promotion de la paix universelle, la tempérance, l'égalité des sexes, etc.

Lucrétia fut une des premières Américaines qui se firent entendre aux réunions publiques. Elle s'exprimait avec un singulier mélange de modestie et d'autorité, toujours vouée à une simplicité presque monastique dans son costume de Quakeresse : robe grise ou brune, petit bonnet de gaze blanche et grand fichu croisé. Le fait d'appartenir à cette secte lui permettait de prêcher publiquement. Elle voyageait de côté et d'autre à cet effet, entremêlant toujours aux sujets de religion et de morale son plaidoyer en faveur des noirs vendus, maltraités, dépossédés de leurs enfants. Ceci ne l'empêchait pas plus que M^{me} Stowe elle-même de vaquer à la cuisine et de tirer l'aiguille : ce furent même de somptueuses aiguilles à tricoter en or qui lui furent offertes comme bijou commémoratif pour le cinquantième anniversaire de son mariage, qu'elle célébra entourée d'une couronne d'enfants et d'arrière petits-enfants.

Il est à remarquer que toutes ces aïeules du mouvement qu'on appelle chez nous le *féminisme*, (car, aussitôt qu'elles eurent délivré les nègres, ces énergiques missionnaires de la liberté se mirent en devoir de réclamer pour la femme le droit de vote), il est remarquable, dis-je, que

toutes ces personnes, qu'on appellerait en France « avancées », eurent, sans exception, les vertus de leur sexe et trouvèrent moyen de se dévouer à la famille autant qu'à l'humanité. Elles furent généralement secondées, d'ailleurs, par leurs maris, toutes, même Lucy Stone qui resta Lucy Stone jusqu'à la fin, bien que mariée à Henry Blackwell, celui-ci estimant que la femme doit garder dans le mariage son individualité, par conséquent son nom personnel. Cette Lucy Stone, dévorée du désir d'apprendre, gagna, comme sous-maîtresse d'école dans les villages, de quoi entrer au collège d'Oberlin, la première université où les femmes furent admises. Son père, pour mettre à l'épreuve le désir qui la dévorait et qu'il n'approuvait pas, d'étudier l'hébreu et le grec, ne voulut l'aider d'aucune façon. Elle faisait le ménage des autres pensionnaires à six sous l'heure pour se nourrir, et, pendant ses quatre années d'études supérieures, n'eut qu'une seule robe. Dans cette ville de l'Ouest, où se trouvait l'université, fut fondée une école pour les esclaves évadés. Lucy Stone accepta de la diriger, ce qui ne plut qu'à demi à ses noirs élèves, de grands diables, tout d'abord humiliés d'avoir une femme pour professeur, mais elle leur persuada doucement qu'il leur serait utile de savoir lire, de quelque côté que leur vint la lumière, et ils s'attachèrent à elle bien vite. Pendant quarante-six ans, Lucy Stone se tint, avec son mari, à la tête d'un mouvement d'émancipation dont, aujourd'hui, M^{me} Ward Howe est la doyenne. Ce fut au son de l'*Hymne des Batailles*, composé par cette dernière, que les soldats du Nord marchèrent à la victoire. On peut donc dire, sans exagération, que l'abolition de l'esclavage en

M^{me} Beecher-Stowe.

Amérique a été, pour une grande part, œuvre de femmes. Elles jouèrent aussi leur rôle dans la guerre civile et non pas seulement comme infirmières, mais par les sommes considérables qu'elles rassemblèrent pour les blessés au moyen de ces ventes qu'on appelait *Sanitary fairs*. Les travaux de la commission sanitaire, que dirigea Mrs Livermore, firent merveille pendant ces quatre années terribles. Toutes les femmes que nous avons nommées s'y distinguèrent et bien d'autres encore.

De fait, aucune femme ne se déroba au devoir de servir la patrie à sa manière, tandis que combattaient les hommes. Mais, pour être juste, il ne faudrait pas se borner à faire l'éloge des femmes du Nord; celles du Sud les égalèrent par leur courage et leur dévouement dans des circonstances bien plus critiques, quand autour d'elles tout sombre. L'accusation d'indolence et de futilité portée contre les reines charmantes des plantations louisianaises ou géorgiennes (1) tomba devant les preuves d'abnégation qu'elles prodiguèrent sans compter. Toutes ces femmes du monde, alanguies par la richesse et par

la vie facile dans un trop doux climat, furent vaillantes quand il le fallut. La guerre fratricide, ruineuse et meurtrière, eut l'avantage de faire naître beaucoup de vertus, d'anéantir beaucoup de préjugés et de forcer les adversaires à s'entre-respecter.

TH. BENTZON.

(1) Accusation souvent très mal fondée, car la maîtresse d'une plantation avait des devoirs très compliqués, dont elle s'acquittait souvent d'une façon admirable. L'esclavage est en lui-même une monstruosité, mais beaucoup de propriétaires d'esclaves aux Etats-Unis furent de bons maîtres.



Pensées et Maximes

Une femme n'est jamais laide quand elle est sympathique : la beauté de l'âme est pour beaucoup dans la beauté du visage. Il n'y a de réellement laid que la bêtise et la méchanceté.

Ne regrettez jamais le bien que vous aurez fait, n'eussiez-vous pas réussi au gré de votre cœur. Votre intention avait été bonne; c'est le bien que vous avez voulu, cela suffit.

Pensées extraites du volume : *Parmi les Femmes*, de CH. ROZAN; 1 vol., chez Ducrocq, 55, rue de Seine.



PIERRE DE TOUCHE

SUITE



UCIE pleura encore longtemps, puis s'endormit à la fin dans les bras de Marcia.

... Et le lendemain arrive, — une journée pluvieuse, sombre... Il y a une couche épaisse de boue sur les pavés; impossible de songer à se rendre à pied rue de Prony, avec une robe claire, un fichu de dentelles et de fins souliers... D'ailleurs, il y a à porter un gros rouleau de musique de danse que le bon Olnez a eu l'attention de lui envoyer le matin. Marcia

soupire : le prix d'un fiacre diminuera son modeste gain...

Elle part à trois heures et demie, la joue toute humide des larmes de Lucie, et tremblant d'arriver trop tard.

... Un quatrième étage d'une maison de la rue de Prony. On a démeublé les deux salons et la salle à manger, et l'aspect en est particulièrement vide. Une dame grande et forte, en robe de soie noire, fermée au cou par un camée, se trouve seule à l'entrée du premier salon. Par la porte ouverte, ou plutôt absente, car on l'a démontée, elle surveille l'entrée, et son œil sévère tombe immédiatement sur le rouleau de musique que tient Marcia.

— La jeune personne que m'envoie M. Olnez ? Julie, conduisez cette demoiselle au vestiaire, puis dans le salon... Et que M^{lle} Marguerite se hâte, s'il vous plaît... Il est quatre heures passées, on va arriver...

Elle se promène avec un peu d'impatience, c'est évidemment une femme méthodique, et quand elle a fait écrire sur les cartes : quatre heures, elle trouve ridicule qu'on manque d'exactitude. Marcia reparaît, jolie à ravir, bien que si pâle, dans sa robe de cachemire gris perle, ornée d'un fichu de gaze, et M^{me} Lemoyne lui indique, d'un geste majestueux, un coin de l'antichambre où l'on a relégué le piano, et où le tabouret est si serré

contre la muraille qu'on peut à peine s'y remuer.

— Vous êtes, naturellement, habituée à faire danser ? J'espère que vous avez de la musique nouvelle ?... Votre jeu ne manque pas d'énergie, au moins ? A La Châtre, où j'habitais jusqu'à l'année dernière, j'avais toujours un pianiste, ils ont plus de force dans les doigts... Mais, à Paris, tout est tellement cher !...

La pauvre Marcia n'a pas un mot à répondre ; elle se sent tristement humiliée de venir recevoir un salaire chez cette femme vulgaire, qui semble joindre la sottise à la vanité. Une petite personne très blonde, sautillante et frisée, dont la toilette et la coiffure sont empreintes d'une exagération presque choquante, arrive en ce moment, et la dévisage insolemment.

— Vous jouerez *Estudiantina*, s'il vous plaît ; puis *Fraises au Champagne*, et puis la valse des *Cloches de Corneville*... Maman ! encore ce camée ! Je t'ai déjà dit que c'est démodé, odieusement province !

— Il m'a coûté trois cents francs, ma chère ; pour un camée, c'est...

— Et tu pourrais, par la même occasion, te défaire de cette habitude de dire à tout venant le prix des choses, interrompt ce modèle de respect filial, tournant les talons pour accueillir un groupe de jeunes filles qui entraînent.

Pendant une heure, Marcia, assise sur son tabouret, cachée par le piano, put faire des études sur les soixante à quatre-vingts personnes d'une société évidemment aisée, mais médiocre comme manières, qui défilèrent sous ses yeux. Il manquait parmi elles cette cohésion qui marque qu'on est, sinon du même cercle, du moins du même milieu. Il se formait des groupes distincts, presque malveillants vis-à-vis les uns des autres. On ne fit que danser, sans autre interruption que le passage fréquent des plateaux. Pas un de ces jeunes gens qui, de temps à autre, venaient lorgner Marcia sous prétexte de s'informer de l'ordre des danses, — pas une de ces jeunes filles qui auraient pu avoir compassion de sa fatigue, ne lui offrit une fois de la remplacer. Trois ou quatre fois, un plateau vint jusqu'à elle. Elle reçut quelques observations formulées d'un ton sec ou impatient : il fallait jouer plus fort, ou plus vite, ou bien l'on s'étonnait qu'elle ne connût pas tel

quadrille ou telle polka. Ses doigts étaient meurtris, tremblants, ses joues en feu, la tête lui faisait mal, et tout son corps était brisé d'être demeuré immobile pendant si longtemps, dans un si petit espace. Il était huit heures passées lorsque ce supplice prit fin, au moment où elle se demandait si l'énergie et la volonté pourraient la soutenir seulement cinq minutes de plus.

M^{me} Lemoyne s'avança vers elle, enveloppant à demi un louis et une pièce de cinq francs dans un bout de papier. Une autre dame l'accompagnait.

— Quel est votre prix pour le soir, mademoiselle ? demanda-t-elle, la toisant des pieds à la tête.

Marcia, prise au dépourvu, hésita.

— Ce n'est pas un bal, une simple sauterie... Tout sera fini à une heure...

Oh ! se peut-il, qu'après avoir traversé de vraies douleurs, on puisse être si sensible à des choses de cette nature !...

— Mais, madame... le soir, il y a les voitures...

— Oui, aussi trente francs me paraissent un prix convenable... Est-ce entendu ?

— C'est bien peu, balbutia la jeune fille.

Elle se méprisait de si mal supporter cette humiliation ; mais aussi, quel honteux marchandage !...

— Trente francs, à prendre ou à laisser, dit sèchement la dame. Vous comprenez que s'il faut payer plus cher, j'aime mieux un homme...

— Alors, j'irai... quel jour, madame ?

— Le 26. Voici ma carte... N'y manquez pas...

Elles s'éloignèrent sans que M^{me} Lemoyne lui eût dit un mot gracieux, et elle surprit leurs paroles :

— Vous dites qu'elle s'appelle de Laubly ?

— Oui... Un beau nom, s'il est à elle, quoique je ne voie guère à quoi il lui sert... Mais ces personnes-là aiment à prendre une noblesse d'emprunt, s'imaginant que cela les *pose*...

Un petit rire froid retentit, puis la porte de l'escalier se referma sur Marcia, qui se mit à pleurer de fatigue...

Elle prit, cette fois, l'omnibus, et pendant le long trajet, enveloppée dans son waterproof, les yeux fermés pour essayer de calmer sa migraine, elle éprouva une sorte d'apaisement. Quelle journée !... Mais aussi, quel retour réconfortant ! On l'avait attendue pour dîner ; un petit feu économiquement construit brillait dans la cheminée, quelques violettes étaient posées à sa place, sur sa serviette, et les bras de Lucie se refermèrent sur elle dans un élan de tendresse.

— Que tu es belle, Cia ! s'écria René, tournant autour d'elle. Où donc as-tu été ?

— Jeannette me l'a raconté, à moi, dit Paul qui parlait peu, mais passait pour l'observateur de la petite bande. Elle est allée à une soirée...

— C'est vrai, Cia ? demanda Georges, surpris.

— Laissez votre cousine... Vite, Marcia, ôte

cette robe, baigne ton pauvre visage brûlant, et viens te mettre à table... Comme ils ont dû te fatiguer ! murmura Lucie, les larmes aux yeux.

Et quelques minutes après, Marcia retrouve dans la salle à manger Luc d'Espranges tout surpris et profondément ému du récit entrecoupé de Lucie.

— Ne me regardez pas comme une martyre, s'écrie-t-elle, essayant de rire et d'oublier son affreuse douleur de tête. Tout s'est très bien passé...

Et elle surmonte sa fatigue pour faire de sa journée un récit qui est à la fois rigoureusement vrai et tristement faux... Il est vrai, en effet, qu'elle a satisfait tout le monde, qu'elle a pu jouer les valseuses qu'on désirait, qu'elle a un nouvel engagement pour le 26 ; il est vrai encore qu'on lui a offert des glaces et du sirop... Mais ce qu'elle tait, c'est l'insolence, l'égoïste indifférence, le froid marchandage qui ont failli avoir raison de son courage...

Après ce dîner tardif, Lucie va coucher les enfants, la suppliant de rester dans un bon fauteuil, tandis que Luc lui tiendra compagnie.

Pauvre Marcia ! elle aspire à reposer, sur l'oreiller, sa tête endolorie ; mais, si elle montre sa fatigue, elle augmentera le chagrin de Lucie. Aussi, elle reste — il peut y avoir de l'héroïsme dans les plus petites choses, — et elle prend même, pour garder son air de tous les jours, un tricot sur lequel retombent bientôt ses doigts lassés.

— Marcia, dit Luc à voix basse, je voudrais me mettre à genoux devant vous pour ce que vous avez fait ce soir... C'était affreux... Je sais, moi, comment on les traite... Il m'est arrivé, dans ces soirées intimes, où il n'y a pas d'orchestre, où tout l'effort retombe sur un seul être brisé de fatigue, de me mettre à sa place pour jouer une valse ou deux, et j'ai encore dans l'oreille le souffle pénible d'une poitrine haletante, ou le court soupir de lassitude étouffé aussitôt... J'aurais voulu être là aujourd'hui, ajoute-t-il doucement.

C'est trop... Elle a pu supporter la sécheresse, l'impertinence, elle a pu se dominer pour Lucie ; mais entendre des paroles de sympathie et d'affection, c'est plus qu'elle ne peut endurer en ce moment. Elle verse quelques larmes involontaires, puis, cherche instinctivement un peu de courage dans les yeux brillants de pitié et d'admiration qui épient son regard.

— C'était très dur, Luc, dit-elle à voix basse, avec la confiance plaintive d'un enfant malheureux. Il tressaille de douleur.

— Et cependant, Cia, vous voulez recommencer !

— Il le faut...

Elle se redresse, sa voix se raffermir, et elle dit avec douceur :

— Voyez-vous, Luc, nous sommes si lâches que le bon Dieu nous envoie, pour nous forcer à accomplir notre tâche, ce à quoi nous ne pouvons résister, ce qui nous forme et nous assouplit... la nécessité...

XXIII

Noël a lui. C'est une belle et froide matinée; une ondée de neige est tombée pendant la nuit, — juste assez de blanc éblouissant pour liserer les corniches et les saillies de l'église Saint-Sulpice, et poudrer à frimas les statues majestueuses des orateurs sacrés placées sur la fontaine. Le ciel est d'un bleu franc, et le soleil brille. Les rues sont pleines de ce mouvement joyeux des jours de fête qui, dans le quartier très spécial de Saint-Sulpice, prend un cachet recueilli et religieux. On se hâte vers l'église; hommes et femmes tiennent ostensiblement leur livre de prières. Les enfants sont en habits du dimanche; et, à voir certains types vieillots et curieux, certaines modes étrangement surannées, qui paraissent d'ailleurs rarement au grand jour, on se croirait dans quelque ville de province lointaine et arriérée. C'est qu'aussi bien elle est là, la province, réfugiée dans ce coin de Paris à l'aspect honnête et sain; elle y abrite ses traditions et y retrouve sa tranquillité.

Les enfants dorment encore quand Lucie et Marcia vont assister à une messe très matinale, où elles prieront, sans être distraites, avant de mener à leur tour à l'église les quatre petits, — Germaine ayant réclamé la faveur d'aller voir le petit Jésus dans sa crèche.

Et cette représentation naïve, que certains esprits forts déclareraient puérile, n'est pas seulement pour l'enfance une douceur et un enseignement. Si, par un mystère d'amour dont la sagesse profonde surpasse notre esprit borné, et dont la tendresse excède même la compréhension de nos cœurs, — si Celui qui est le Dieu fort, le Tout-Puissant, a voulu apparaître d'abord au monde sous les traits d'un petit enfant, pourquoi ne contemplerions-nous pas cette image d'une réalité divine, cette image aussi féconde en enseignements et en consolations que celle du Crucifié ou du Ressuscité glorieux? Bien des fois, l'orgueil humain est venu s'anéantir devant ce faible petit Enfant; mais que de leçons diverses peut encore apprendre son silence! Ce matin-là, Lucie eut la confiance que l'enfance de ses chers petits, à elle, serait protégée et bénie par ce divin petit Frère. Marcia, elle, contempla sa pauvreté... C'était doux, au milieu des froissements qu'elle venait de subir, ou qui l'attendaient encore, de voir loué et vénéré par l'Église entière ce que les hommes méprisent et humilient. Oui, cette pauvreté qui est ici-bas « la balayure du monde », cette pauvreté qui l'avait fait, elle, Marcia, traiter avec inso-

lence, et descendre dans l'estime humaine et l'échelle sociale, la voilà sur un autel, recevant les hommages attendris des fidèles... Au milieu de la soie et de l'or, des cierges de cire pure et blanche, — au milieu des cœurs attendris et des fronts courbés, — voici un peu de paille grossière... O beauté des symboles! Ce n'est pas la figure insensible de ce petit enfant, ce n'est pas cette poignée de paille qu'on vénère ainsi en pleurant de tendresse... Ce sont des signes, des degrés pour monter plus haut, pour arriver, par les choses visibles, à ce qui est invisible, — comme le portrait chéri ou le jouet pieusement recueilli d'un enfant parti pour le ciel nous émeuvent, nous saisissent de respect, et nous transportent jusqu'à la demeure céleste d'où le bien-aimé nous appelle et nous enseigne...

Et, en contemplant cette image d'un Dieu incarné, sous la forme la plus impuissante et dans le dénuement le plus absolu, comment ceux qui sont privés des biens de la terre ne se sentiraient-ils pas relevés à leurs propres yeux par une telle similitude, fortifiés pour supporter le lot qu'a choisi leur maître, et pénétrés des mystères profonds, sacrés, féconds de la pauvreté?

Quand Marcia sortit de l'église, elle avait repris courage... Elle vivrait au jour le jour, comme un petit enfant, entre les bras de son Père céleste; elle laisserait son cœur reposer entre les bras de la Vierge, qui, en enfantant un Homme-Dieu, est devenue la Mère de tous les hommes; — et quand les humiliations, les froissements briseraient sa force, elle irait en esprit se réfugier près de cette crèche où le Maître de toute la création n'en voulut prendre pour lui qu'une poignée de paille, en attendant qu'il déclarât lui-même n'avoir pas une pierre où reposer sa tête.

— Joyeux Noël, Cia! dit Lucie, essayant de sourire. J'espère que Dieu m'exaucera... J'ai ardemment demandé qu'Il t'aide.

— Et moi aussi j'ai confiance, Lucie. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas voir aujourd'hui nos amis d'Espranges; mais j'ai pensé que nous pourrions aller les trouver le 1^{er} janvier... Je te dirai mes calculs, tu verras...

Elles arrivaient, et les enfants, réveillés, réclamaient la clef du salon, où se trouvaient les pantoufles. Quelle vertu dans la gaieté de ces petits! Lucie souriait d'un vrai sourire, et Marcia était aussi impatiente qu'eux, lorsque la clef fut tournée et qu'ils se précipitèrent dans le salon, suivis de Jeannette, qui faisait à sa maîtresse des signes mystérieux...

Quels cris de joie! Les pantoufles sont bourrées d'oranges, de sucre d'orge, et de ces jouets à un ou deux sous qui, heureusement, amusent autant les petits que d'autres plus coûteux... C'est un bonheur de penser que les enfants riches, après tout, ne monopolisent pas le plaisir, et que des riens composés d'un peu de carton ou de fer-

blanc représentent souvent une plus forte dose d'amusement que les merveilles de la mécanique et de l'art. Pour la première fois, depuis la mort de son cher mari, Lucie entrevoit que le cœur même qui semble brisé garde une fibre vivante, et une faculté de jouir que rien ne peut éteindre, tant qu'il y a devant lui un enfant qui peut sourire et s'écrier qu'il est heureux...

Mais ce n'est pas tout. Au fond de la cheminée, il y a un gros paquet enveloppé de papier gris. René se précipite pour couper les ficelles; Lucie et Marcia se regardent, surprises, et le rire étouffé de Jeannette leur indique qu'elle connaît le secret.

— Oh ! le bon petit Jésus ! s'écrie Germaine en s'emparant d'une poupée vêtue de rose.

— Et ces soldats !... Oh ! il y a un canon ! s'écrie Paul, transporté.

René voit son nom écrit sur un beau livre à images, et Georges lit le sien sur une boîte de couleurs, déclarant que le petit Jésus a un peu tremblé en écrivant, peut-être parce qu'il était très pressé.

Deux autres paquets, un grand et un plus petit, sont à l'adresse de Lucie et de Marcia. Le petit Jésus, de qui provient tout bien, et qui fait naître les douces inspirations dans les bons cœurs, a emprunté la plume de la tante Sidonie... Avec des pleurs qu'elle ne peut réprimer et une joie douloureuse, Lucie déballe une belle photographie de son mari, agrandie d'après une simple carte, seul souvenir qu'elle eût de lui. Et quand Marcia a partagé son émotion, et pleuré de joie et de tristesse, elle aussi, en revoyant si vivants ces beaux traits enjoués et expressifs, elle déballe son cadeau de Noël : un buvard avec son chiffre en argent.

On s' imagine que la souffrance rend le cœur incapable de jouir... C'est là un effet qui n'est que momentané, et qui, en tout cas, ne se produit pas chez les personnes douées de jeunesse et de vie. Ces attentions, ces souvenirs délicats causent aux deux pauvres femmes une sensation de plaisir qu'elles ne croyaient plus connaître... Et comme un bonheur ne vient, dit-on, jamais seul, comme Noël est un jour béni, plein de trésors, comme, surtout, Dieu est un père plein de bonté, qui mesure l'épreuve à nos forces et mêle avec sagesse dans notre calice les consolations qui tempèrent les peines, à ce moment même, le courrier apporte trois lettres pour Marcia.

La première, qui est parfumée, est de Mlle Nanquat, et contient ces mots :

« Mademoiselle,

« Je désirais trop vivement satisfaire M^{me} Armel pour ne pas m'être occupée de vous. On me demande d'indiquer un professeur pour une jeune fille qui passe deux mois à Paris. Il s'agit de lui enseigner les premiers principes du chant; je vous en crois capable, et ce sera une

« manière de vous former. On veut quatre demi-heures par semaine, et l'on refuse de payer la demi-heure plus de trois francs. Si peu que ce soit, je vous conseille d'accepter. L'adresse est, etc. »

— Douze francs par semaine ! Lucie, on m'offre une leçon ! s'écria Marcia, ravie.

— Puisse-t-elle être suivie de beaucoup d'autres, ma chérie, puisqu'il nous faut vivre de tes peines, dit M^{me} de Laubly, les larmes aux yeux.

La seconde lettre était de M^{me} Sarriet, l'une des anciennes élèves à qui l'avait adressée M^{me} Armel.

« Je rentre seulement de voyage, mademoiselle, et je trouve la recommandation de mon ancien professeur. Consentiriez-vous à me faire entendre votre voix ? Je vais commencer une série de réceptions et, à l'une de ces soirées de musique, je serais heureuse de vous avoir, vous offrant ainsi l'occasion de vous faire connaître et de trouver quelques leçons. Je suis chez moi, tous les matins, de onze heures à midi.

« Recevez, etc. »

— Oh ! ceci, c'est plus effrayant... Chanter dans une soirée !... Lucie, je n'en aurais pas le courage, à moins qu'il n'y ait très peu de monde...

— Toi, aller là toute seule !... Oh ! non, je ne permettrai pas ! C'est déjà trop de ces séances de musique de danse qui, j'espère, prendront bientôt fin !

— Lucie, j'irai consulter M^{lle} Olnez. On peut se confier à elle... N'y pensons pas jusque-là, j'irai tantôt... Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, ouvrons la troisième lettre, c'est justement elle qui m'écrit !

Et, avec une joie involontaire, elle lut le dernier billet :

« Chère mademoiselle, j'ai une leçon pour vous, et autre chose encore, mais il faut que je vous parle... J'ai aussi grande envie de vous voir... Voulez-vous venir luncher avec moi et m'amener ces petits neveux dont vous m'avez parlé ? Ce serait tout à fait digne d'un jour de Noël, j'ai toujours besoin de voir des enfants ce jour-là... Quand ils s'ennuieront, je les ferai conduire aux Tuileries.

« A bientôt, on ne refuse pas une malade, et je compte sur vous. »

— Oh ! Lucie, tu me donneras les enfants, n'est-ce pas ? A moins que tu ne te trouves trop seule sans eux ?

— Non, j'irai à vêpres, et je serai contente qu'ils se promènent...

— Lucie, l'avenir s'éclaire !

— C'est toi qui en es la lumière, Marcia...

La série des bonheurs n'est pas finie. Un coup de sonnette bruyant résonne, et Luc entre, le visage plus heureux qu'on ne le lui a vu depuis

bien longtemps. Il a les bras chargés de jouets, lui aussi, et un long moment se passe avant que les cris des enfants et les remerciements de la mère lui permettent de parler.

— Lucie, dit-il enfin, voulez-vous nous donner à dîner à tous, — mon père, ma tante et moi ?

— Oh ! mon cher garçon, comment pouvez-vous le demander !

Luc regarde Marcia. La pensée d'une table de famille l'a si profondément émue qu'elle a les larmes aux yeux.

— Ma tante veut à toute force contribuer à cette chère et tranquille petite fête, dit-il, parlant très vite, et elle apportera des poulets et un pâté fait par elle... Vous verrez comme elle est habile... Ils peuvent venir de bonne heure, n'est-ce pas ? J'emmènerai mon père flâner, et ma tante ira à quelque office... Elle aime beaucoup les offices de Saint-Sulpice...

— C'est une vraie joie pour nous, Luc... Que de honnes nouvelles aujourd'hui... Deux leçons en perspective, et M^{lle} Olnez me demande pour autre chose !

— Alors, Cia, il est à peine besoin de vous souhaiter un joyeux Noël ?

— C'est surtout l'idée de vous voir tous qui me rend heureuse... Je ne puis vous dire comme j'aime M^{lle} d'Espranges... Quand je pense à elle, je dis toujours : tante Sidonie, et j'ai la sensation de m'appuyer...

— Elle m'a soutenu aussi, dit-il à voix basse. Chacun a ses soucis, et tante Sidonie les comprend tous...

XXIV

Même la petite Germaine est de la promenade. Elle est encore vouée aux couleurs de la sainte Vierge, et porte en blanc le deuil de son père. Elle est ravissante avec sa frange de cheveux blonds et son teint qui rappelle celui des poupées anglaises, la figure enfouie sous une immense capote, et son manteau ayant une légère garniture de cygne. Les garçons sont charmants, chacun dans son genre, les deux aînés blonds et frais, avec une expression tranquille, le petit Paul plus brun, l'air mutin, et la lèvre toujours relevée pour rire. Jeannette elle-même s'est faite belle. Elle a gardé à Paris sa coiffe de Morgères, une coiffe en mousseline dans la semaine, en dentelle le dimanche, avec des barbes relevées, laissant voir un chignon lisse et brillant. Avec son petit châle de fin mérinos, garni d'une frange, drapé sur un fichu blanc, elle a bon air et attire l'attention de plus d'un passant.

L'omnibus amuse prodigieusement les enfants. René s'est glissé jusqu'au fond, et regarde tout le temps les forts chevaux qui trottent d'une allure à la fois calme et rapide, tandis que Georges

demande à sa tante le nom des églises et des monuments, qu'il prend pour autant de cathédrales.

Le magasin de musique est fermé. Marcia renouvelle les recommandations qu'elle a faites aux enfants, et sonne à l'entresol. Un instant après toute la petite bande, marchant sur la pointe des pieds, est introduite près de la « demoiselle malade ».

Ce jour-là, elle est toute vêtue de blanc, une robe de cachemire, bordée de cygne. C'est la joie de son père de lui donner ces peignoirs luxueux qui sont désormais sa seule parure.

Près d'elle, sur un chevalet, il y a une très belle gravure : une Vierge de Murillo, avec l'Enfant Jésus, que Marcia se rappelle avoir vue chez son oncle, et devant cette gravure un vase de cristal très haut, à long col, dans lequel baignent des roses de Noël mélangées à des branches de houx piquées de baies rouges.

Son visage de marbre s'éclaire en voyant le groupe charmant que forment Marcia et les enfants. Et quand je dis qu'il s'éclaire, ce n'est pas tout à fait une figure : on dirait qu'une joie y produit l'effet que ferait un rayon vermeil ou une flamme à travers un vase d'albâtre ; sa pâleur prend vraiment quelque chose de transparent et de vivant.

— Vous ne savez pas le tableau que vous êtes, vous et ces enfants, dit-elle avec un sourire. Il y a en toute femme quelque chose de maternel... N'auront-ils pas peur d'une malade qui ne peut se redresser et qu'ils devront embrasser sans qu'elle fasse un mouvement ?

Oh ! non ! il n'y a pas l'ombre de peur dans les regards attentifs des enfants ; on dirait qu'ils sentent inconsciemment la beauté dans ce qu'elle a d'idéal, de presque immatériel. Et Marcia lui renvoie en elle-même le mot qu'elle a dit : que chez toute femme il y a une mère. Elle devient en un instant familière avec eux ; elle parle à René de sa pension, à Georges et à Paul du Chêne-Vert ; elle a ôté la capote de Germaine, et roule ses boucles sur ses doigts blancs. Les petits s'enhardissent. Paul la tutoie, Germaine lui fait une caresse en lui disant qu'elle est jolie, et René lui promet de demander au jardinier du Chêne-Vert du houx tacheté, encore plus beau que le sien...

Marcia, sur l'invitation de la jeune fille, a ôté son chapeau, elle aussi, et elle jouit de cette petite scène, fière de montrer comme ses neveux sont gentils et bien élevés. Une sœur de Bon-Secours entre alors, agréable à voir avec sa figure brune, contrastant avec sa cornette et sa guimpe bien empesée. Elle découvre derrière un paravent une petite table couverte d'une nappe brodée, et chargée de gâteaux. Et elle aussi prend un plaisir quasi maternel à servir les enfants, s'amusant de leurs reparties, et pouponnant Germaine, qui commence à se fâcher quand on l'appelle bébé. Et ce n'est pas tout, il y a des surprises, des jouets

qui font pousser des cris de joie aux enfants, et dont ils ne se séparent qu'à grand' peine et à la condition qu'ils leur seront envoyés le soir même.

— Et maintenant, dit Rosa, voyant l'heure s'avancer, voulez-vous permettre à sœur Anna de conduire les enfants et leur bonne aux Tuileries ? Elle se rend au salut et cela la dérangera à peine, n'est-ce pas, chère sœur ? Nous, nous allons causer, et vous pourrez les reprendre ensuite, n'est-ce pas ?

Un instant après, elles sont seules, et Marcia exprime chaleureusement sa reconnaissance.

— Vous m'avez donné une vraie joie en m'amenant ces amours... Je n'ai pas osé demander la visite de leur mère, et cependant, je suis sûre que je l'aimerais... Mais parlons de vous. Comment s'est passée cette matinée dansante ?

Le visage de Marcia s'empourpre à ce souvenir.

— Mais comme cela se passe toujours, je suppose...

Les yeux profonds de Rosa ne quittent pas les siens.

— Vous avez été très fatiguée ? Et ç'a été long ?... Des parvenus, m'a dit mon père ?... Ecoutez, je ne veux plus que vous enduriez ces choses-là !

— J'ai cependant un engagement pour demain, dit Marcia en soupirant.

— Demain ? Dans la journée ?

— Le soir.

— Et l'on vous donne ?...

— Trente francs.

— Sur lesquels vous aurez deux voitures à payer ! Votre tante ne permet pas, je pense, que vous sortiez seule à cette heure ?

— Le concierge viendra me chercher.

— Et je me demande ce qui restera de ces trente francs ! s'écria Rosa. Non, vous n'irez pas... Mon père trouvera quelqu'un pour vous remplacer ; c'est convenu, j'ai autre chose à vous proposer...

— Mais si monsieur votre père ne trouvait personne ?

— J'aime à vous voir consciencieuse, mais vous pouvez être tranquille, il y a en bas des quantités d'adresses... Maintenant, écoutez... Mais je ne puis souffrir ignorer le nom des personnes que j'aime... Voulez-vous me dire comment vous vous appelez, et me permettre de supprimer le *made-moiselle* ?

— Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Marcia avec élan. Mais, ajouta-t-elle avec un sourire, vous allez être bien étonnée du nom que je porte... Je pense que tout le monde doit trouver qu'il me va très mal...

— Et ce nom, c'est ?

— Marcia !!

— C'est joli quand c'est *vous*, dit Rosa en souriant. Eh ! bien, j'ai compté sur votre complaisance pour chanter demain dans une chapelle...

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LA MORT D'UNE ROSE

*La rose un matin s'éveilla
De son éclat tout éblouie.
L'aube l'avait épanouie
Mais Zéphyr passant l'effeuilla.*

*Et sur la rose évanouie
Tout le camp des fleurs babilla :
« Quoi, si fraîche, si réjouie,
A peine un jour elle brilla !*

*Mieux vaut être le perce-neige,
Le muguet que l'ombre protège,
Le simple bluet que voici... »
« Silence ! reprit le souci ;
Tant de regrets lui font cortège.
Que je voudrais mourir ainsi. »*

AIMÉE ISEH.





TOUT ARRIVE!

SUITE



XI

UELLE odieuse ville que cette ville d'Avranches, morne et sotté ! Que la population en est stupide ! jeta la Muse dont la physionomie n'annonçait pas un état d'esprit souriant.

Et elle regarda d'un œil courroucé de jeunes Avranchinais que sa toilette esthétique plongeait dans une stupefaction évidente, et qui la suivaient en chuchotant, alors que, flanquée de sa mère et de Lucile, elle avançait dans les rues paisibles.

La bonne Mme Gosseline, voyant son front chargé d'orage, n'osa la contredire. Toutefois, elle dit, conciliante :

— Évidemment, Avranches n'est pas gai comme Saint-Hélier, mais je ne lui trouve rien de désagréable. L'ennui est que nous ne savons pas bien notre chemin ! Si nous n'avions pas manqué le train, nous aurions sûrement trouvé M. Dorient à la gare, puisque je lui avais écrit pour le prier de nous piloter. Lucile, demande donc à ce gamin si nous sommes bien sur la route du *Jardin botanique*. C'est à trois heures et demie, n'est-ce pas, que Michelle nous y a donné rendez-vous ?

— Oui, je crois... Elle aura eu le temps de s'occuper de ses affaires et de se livrer à une promenade sentimentale vers le berceau de sa famille... Eh bien, Lucile, as-tu fini de parler ? Arrivons-nous à destination enfin ? J'en ai assez de traîner dans ces vilaines rues antiartistiques !...

— Mais, Sylvanie, remarqua Mme Gosseline, c'est toi qui as désiré que nous quittions l'hôtel pour visiter Avranches ! Tu sais bien que, pour mon goût, je ne demandais qu'à rester tranquille et à ne pas connaître des rues grimpantes comme celle que nous gravissons en ce moment !

Le fait est qu'elle s'élevait en pente très raide, la rue incriminée, dans le calme immense qui semblait verser sur elle l'ombre des maisons silen-

cieuses dont les fenêtres et les larges portes étaient joyeusement ourlées de fleurs. Par delà les murs, se dressaient des têtes feuillues de grands arbres.

— Nous arrivons au *Jardin botanique*, maman, fit Lucile, encourageante. Tu vas pouvoir te reposer. Tiens ! vois-tu, nous sommes en haut de la montée... Une place à traverser et nous atteignons la grille du Jardin... Et voici Michelle !... Là-bas, elle débouche avec Georges !

Là-dessus, Lucile, hâtant le pas, traversa la grande place où les rares passants, l'un après l'autre, regardaient Michelle qui avançait, toute rose de sa marche rapide, — comme aussi, peut-être, de la conversation qu'elle venait d'avoir... Sur le seuil du Jardin, toute la famille se trouva rassemblée, et la Muse s'empressa de s'exclamer :

— Mon Dieu, Michelle, comme vous vous êtes éternisée chez ce notaire ! Vous saviez pourtant que nous vous attendions...

— Mais il me semble que je suis exacte au rendez-vous, il est juste trois heures et demie. Je regrette si je vous ai retardée. Vous m'aviez dit que vous ne vouliez pas sortir de bonne heure...

Non, la Muse, en effet, ne prétendait pas quitter l'hôtel dès le début de l'après-midi, parce qu'en son for intérieur, elle comptait sur la visite de Dorient qui les savait, ce jour-là à Avranches ! Elle avait pris soin de le lui écrire elle-même, en lui envoyant un fragment de son poème, sous prétexte de le lui soumettre ; en réalité, pour le plaisir de pouvoir se dire en correspondance avec lui, car elle n'acceptait jamais de conseils. Il avait répondu par un mot de remerciement courtois, exprimant l'espérance de voir Mme Gosseline et sa famille pendant leur passage à Avranches. Mais somme toute, il n'avait nullement surgi à l'hôtel... Et la Muse, exaspérée d'attendre, espérant tout bas le rencontrer dans la petite ville, avait mis en mouvement sa mère toujours complaisante et Lucile enchantée de ne plus demeurer prisonnière dans l'hôtel, tandis que Michelle était en visite d'affaires chez M. Herbelin, sous l'escorte de son fidèle Georges.

Mais dans aucune des rues tranquilles, arpentées les unes après les autres, la Muse n'avait entrevu la silhouette parisienne de Dorient, et inutilement aussi, elle avait passé devant sa maison, aussi close

que ses voisines... Et c'est pourquoi elle avait l'abord attirant d'un hérisson quand elle pénétra dans le fameux *Jardin botanique* qui est la gloire d'Avranches, mais qui n'eut pas la puissance de lui épanouir l'âme.

Et pourtant quel charme en émanait ! si pénétrant que Michelle, séduite aussitôt, cessa de satisfaire largement à l'affectueuse curiosité de M^{me} Gosseline, touchant sa visite à M^e Herbelin. Puis, plus lentement, pour mieux savourer sa jouissance, elle se mit à suivre les allées à travers la floraison souriante des arbustes, des plantes superbement épanouies dans la richesse de leurs colorations diverses. Des massifs baignés de soleil, une senteur indéfinissable montait dans l'air tiède, y mêlant sa fine ivresse à la sonorité argentine d'une cloche qui tintait monotone dans le vieux couvent adossé au Jardin dont la verdure illuminait les pierres grises...

— Michelle, vous ne venez pas ? appelait Lucile étonnée de la voir avancer d'une allure si lente.

— Si, chérie, me voici...

Et les parterres embaumés laissés en arrière, elle trouva l'ombre verte de l'allée splendidement feuillue, faite de grands arbres, qui coupait le Jardin en sa longueur. Puis, soudain, par delà cette voûte de rameaux pressés, distillant une obscurité fraîche, apparut, comme en une magique éclaircie, l'immensité lumineuse de la baie du mont Saint-Michel, ses prairies veloutées, ses plages blondes, et, surgissant de l'infini des eaux mouvantes, la masse fauve du mont solitaire, effilé par la silhouette aérienne de l'abbaye... Et la féerie de ce décor créé par la seule nature était si merveilleuse que même Georges en fut saisi et que, lui aussi, demeura accoudé à la balustrade de la terrasse, contemplant la vue incomparable, près de Michelle qui, pour fuir les exclamations prétentieuses de la Muse, s'était réfugiée un peu à l'écart.

— C'est rudement chic, n'est-ce pas ? Michelle. Vous en êtes pétrifiée ! jeta-t-il à la jeune fille, voyant qu'elle restait immobile, regardant l'horizon comme si jamais elle ne devait pouvoir en détacher les yeux.

Elle sourit de l'exclamation de Georges.

— Non, je ne suis pas pétrifiée ! Mais j'admire et...

Une exclamation du jeune garçon coupa court sa phrase. Il était déjà lassé de sa contemplation :

— Ah ! par exemple, voilà M. Dorient... qui est là près de nous et qui vous examine comme vous examinez la mer...

Michelle tressaillit. Elle se détourna cette fois et ses yeux éblouis, où flambait encore l'éclair de son enthousiasme, rencontrèrent ceux de Dorient qui l'enveloppaient toute d'un regard où il y avait le rayonnement d'une joie. Georges avait déjà couru vers lui, mais il lui jeta, sans s'arrêter presque, un rapide bonjour amical... C'était vers

Michelle qu'il venait avec cette même expression qui, tout à coup, lui faisait, à elle, l'âme divinement légère... D'instinct, elle dit :

— Quelle bonne surprise ! Vous arrivez ?

— Non, du tout... Avant votre apparition, j'étais là, vous attendant, car j'étais bien certain que vous viendriez à une minute ou une autre... Je vous ai vue arriver ; mais je n'ai pas voulu gâcher votre impression première en vous distrayant par un salut intempestif, si forte que fût ma tentation... Cette générosité ne mérite-t-elle pas d'être récompensée ?...

— Par l'aveu de mon admiration pour votre baie ?...

— Cette admiration, je l'ai lue, tout à l'heure, dans vos yeux, comme je l'avais rêvé... Non, pour ma récompense, je suis bien plus exigeant... Je vous supplie de me laisser jouir le plus possible de votre présence ici, d'être très bonne comme en ces trop rares moments à Jersey où vous me permettiez de vous avoir à moi tout seul, toute votre famille fût-elle à votre suite, comme fatalement elle va l'être tantôt !

Jamais encore il ne lui avait parlé de ce ton de prière où semblait palpiter, avec une joie de la revoir, un besoin jaloux de sa présence... Et c'était pour elle une sensation inconnue, si délicieusement bonne, qu'elle n'en voulait pas chercher le pourquoi, s'y abandonnant toute dans le désir de partager cette allégresse mystérieuse qui était en lui...

— Je vous récompenserais, bien volontiers, comme vous le désirez... Mais je pense que ce ne sera guère en mon pouvoir...

Et d'un geste à peine esquissé, elle indiquait M^{me} Gosseline qui, avertie par Georges, arrivait à pleines voiles, suivie de la Muse et de Lucile.

— Comment, les voilà déjà ! fit-il navré. C'est cet animal de Georges qui me vaut cette prompte invasion... Et moi qui avais pris tant de précautions pour vous aborder au moment où votre smala ne s'occupait pas de vous ! J'étais hanté par le rêve inutile d'une *vraie* causerie avec vous, sur cette incomparable terrasse que j'étais certain de vous voir aimer...

Il ne put continuer, l'ennemi était tout proche et la tante Hermine se précipitait, jubilante à souhait, les deux mains tendues :

— Mon cher ami, que je suis enchantée de vous trouver ! Je commençais à désespérer d'avoir, aujourd'hui, cette bonne fortune !... L'après-midi avançait... Bien entendu, nous n'osions aller vous relancer chez vous !

Lui, poliment, répondait avec toutes les ressources de l'hypocrisie mondaine :

— Je sors de votre hôtel, madame, où j'ai eu la malchance, en arrivant, d'apprendre que vous veniez de partir explorer notre ville... Comme j'ignorais le chemin qui vous avait tentées, j'ai

pris le parti d'aller vous attendre ici, certain que vous y viendriez...

Ah ! si la Muse avait su pour qui Dorient était là, uniquement ! Comme elle eût volontiers souhaité réduite pour jamais à néant, la grâce triomphante de sa cousine. Mais l'intime pensée du jeune homme lui était close et, sans soupçonner sa diplomatie, elle l'entendait la remercier de l'envoi de son poème, lui faire les honneurs de la baie, laissant Michelle entre George et Lucile... Et dans sa stupide et aveugle vanité, elle exultait, exhalait sa satisfaction en phrases lyriques et solennelles, au milieu desquelles la tante Hermine vint se jeter prosaïquement :

— Oui, il fait très bon ici ! cela me remet... J'étais morte de soif et de chaleur, en arrivant dans ce jardin.

Dorient se tourna vers elle :

— Chère madame, voulez-vous me faire le très grand plaisir de venir vous reposer un peu chez ma mère, qui sera charmée que vous acceptiez sa toute simple hospitalité ?...

— Vraiment... ce ne serait pas trop indiscret... ?

M^{me} Gosseline disait cela pour la forme, car elle était de cœur trop généreux pour s'étonner de l'invitation de Dorient. De plus, elle grillait d'envie de pénétrer un peu dans l'intimité de sa vie, toujours acharnée à la réalisation de son fameux projet matrimonial...

— Ce ne serait pas indiscret du tout, ce serait très aimable. Ma mère m'ayant beaucoup entendu parler de vous sera heureuse de vous connaître. Sa maison est tout près du Jardin botanique, vous n'avez donc pas de fatigue à craindre... Et quand vous le désirerez, je suis tout prêt à vous montrer le chemin.

— Alors, partons maintenant, décida la Muse qui, de plus en plus, s'envolait en plein ciel. Si Michelle ne désire pas se reposer, puisqu'elle n'est jamais lasse, elle pourrait, pendant que nous ferons visite à M^{me} Dorient, aller voir la maison de son père. Nous gagnerions ainsi du temps et elle aussi !

Dorient pensa qu'il aurait un plaisir infini à lancer la Muse au large de la baie et à l'y laisser se débattre. Mais l'idée que, chez lui, il allait pouvoir jouir plus aisément de la présence de Michelle le rendit d'une mansuétude toute chétienne, et il répondit en souriant :

— M^{lle} Dustal va me trouver d'un terrible égoïsme, comme toujours, car j'avoue que je ne me sens nulle envie de lui accorder sa liberté maintenant et que je réclame respectueusement pour ma mère sa visite comme la vôtre...

— Mais certainement ; il faut que Michelle vienne, appuya la tante. Quelle singulière idée tu as, Sylvanie, de vouloir l'expédier ailleurs ? Elle aura encore bien le temps, avant l'heure du train, d'aller faire son petit pèlerinage ! N'est-ce pas ? ma chère, vous êtes de mon avis ?

— Certes oui, tante, je vous accompagnerai chez M^{me} Dorient avec un très grand plaisir.

Et, dans les yeux qu'elle arrêta sur lui, il put voir combien elle était sincère...

Pour lui, c'était une jouissance dont l'intensité l'étonnait, de penser que, d'ici quelques instants, il allait la voir dans sa vieille maison familiale, l'emplissant de souvenirs qu'il retrouverait quand elle serait partie, comme les ombres d'un rêve charmant.

Dans cette minute, où il l'avait aperçue sur la terrasse, il avait compris que, dans le mystère de son cœur, il avait ardemment attendu cet instant où il la retrouverait, où il connaîtrait de nouveau la caresse de son sourire, de sa voix, de ses larges prunelles passionnément vivantes dans leur limpidité d'eau verte. A Jersey déjà, il savait qu'elle était délicieusement attirante ; pendant les journées écoulées depuis son départ, il avait subi la hantise de cette blonde figure dont tous les traits lui étaient maintenant familiers... Et pourtant, tout à l'heure, il lui avait semblé découvrir, pour la première fois, le rayonnant éclat de sa jeunesse, son élégance extrême d'allure, de mouvement, cette indéfinissable grâce qui était en elle une séduction innée...

Il eut voulu ne pas perdre une seule des brèves minutes où elle se retrouvait près de lui. Et, au contraire, il lui fallait, pour obéir à l'inflexible joug de la politesse, marcher auprès de M^{me} Gosseline qui trottinait courageusement sur le pavé inégal pour arriver chez M^{me} Dorient. Il lui fallait aussi subir l'énervant voisinage de la Muse qui s'était arrangée pour cheminer près de lui et l'accaparait résolument. Et il devait se contenter de voir Michelle avancer devant lui, de son pas souple, entre ses deux fidèles, et recevoir par instant l'interrogation souriante de ses yeux, quand elle était indécise sur la route à suivre.

Heureusement, son supplice fut court et ses malédictions n'eurent pas le temps de s'accumuler trop écrasantes sur la tête de la Muse, car, en quelques minutes, le groupe atteignit la maison de M^{me} Dorient.

— Nous voici à destination, madame, fit-il, s'effaçant pour laisser passer la tante Hermine, quand la sonnette agitée eut fait ouvrir toute grande la porte du logis. Dans le vestibule vitré qui, sous les stores baissés, avait une fraîcheur d'église, une petite bonne normande avançait avec empressement à la rencontre des visiteuses ; et, sur le seuil même des appartements, apparut une vieille dame qui avait une physionomie très douce, très bonne et très paisible, sous des bandeaux de cheveux blancs coiffés d'un bonnet noir.

— Ma mère, commença Dorient.

Et il acheva la présentation en nommant M^{me} Gosseline et sa smala. La vieille dame se confondit en paroles accueillantes, tout en introduisant ses visiteuses dans la maison. Une vraie

maison de province, par son calme, l'ordre méticuleux et la vaste étendue des pièces garnies de meubles anciens, qui devaient, depuis des années, être disposés avec la même immuable régularité n'ayant rien à voir avec les élégances, ni les fantaisies, ni les recherches modernes... Une maison dont le caractère bourgeois inspira une secrète pitié à la tante Hermine et à la Muse, avec un étonnement que Dorient pût vivre dans un tel milieu, être le fils de cette vieille dame si provinciale.

Elle, M^{me} Dorient, se montrait aimablement hospitalière; mais elle était tout bas désorientée par l'aspect des amies de son fils, de la Muse surtout, dont la toilette moyenâgeuse lui semblait un costume de carnaval; et Dorient remarqua vite avec quelle complaisance elle contemplait Michelle qui, elle du moins, avait un air de fille du vrai monde. Les autres... les autres, il fallait les accepter pour ce qu'elles étaient, des femmes appartenant au monde artiste.

Pourtant la bonne humeur et l'entrain joyeux de M^{me} Gosseline étaient si communicatifs qu'au bout d'un quart d'heure, M^{me} Dorient faisait, sans arrière pensée, les honneurs de sa maison à cette exubérante grosse dame et la conduisait finalement dans son jardin où, sous une tonnelle, le goûter était préparé.

Dorient, enfin, était débarrassé de la Muse qui, heureusement pour lui, s'était mis en tête d'éblouir, par sa conversation, la mère de Raymond Dorient, qu'elle trouvait utile de conquérir. Et la laissant déguster en toute gourmandise un verre de sirop glacé, il arriva enfin à la minute désirée de solitude avec Michelle, usant du prétexte d'avoir à lui montrer les rosiers dont sa mère était fière. Il l'emmena, l'oreille impitoyablement sourde à l'envie de voir aussi les roses, manifestée de timide façon par Lucile.

— Je crois que Lucile aurait aimé à nous accompagner... Si je l'appelais! fit Michelle avec une secrète malice, amusée de l'air inquiet et fâché avec lequel il se retourna vers elle à cette proposition.

— Vous ne parlez pas sérieusement? n'est-ce pas. Laissez-moi enfin savourer en paix votre présence. Je l'ai bien gagné. Il me semble qu'il y a des années que je vous ai dit adieu à *Abercorn villa*...

— Il y a dix jours, acheva-t-elle avec un badinage voulu, tressaillant de la même allégresse mystérieuse qui l'avait saisie, en lui entendant cet accent sur la terrasse. La notion du temps se perd donc à Avranches?...

— Je ne sais ce qu'il en semble aux autres; à moi, il a paru passer lentement, bien lentement... Et je vous assure pourtant que je me suis appliqué à remplir de mon mieux les heures que notre silencieuse petite ville, me permet de compter une à une... J'ai ravivé tous les souvenirs d'autan que j'aime douloureusement à revivre... J'ai, avec tout mon cœur, fait mon possible, pour mêler ma

vie à celle de ma vieille maman... J'ai travaillé, et aussi pédalé sur les routes, en songeant à tout ce que j'aimerais à vous faire voir dans ce pays... Et puis, je vous ai attendue... Est-ce que je vous déplairai, en vous avouant que je me faisais une fête de vous voir entrer dans cette maison où demeure, en somme, le meilleur de moi-même, tous mes rêves, mes espoirs, mes tendresses, mes belles ambitions de jeunesse...

— Pourquoi me déplairiez-vous ainsi? J'aime que mes amis me mêlent à leur vie et ne m'oublent pas quand je suis loin d'eux!

— Vous n'êtes pas de celles qu'on oublie...

Il avait dit cela comme il eût pensé tout haut, si simplement qu'elle ne releva pas ses paroles. Pourtant son visage s'était un peu rosé et un frémissement lui fit battre le cœur... Après tant de mois de solitude, c'était si divinement bon de sentir une autre âme chercher, appeler la sienne...

Instinctivement, comme lui, elle marchait très lentement, pour que le tour du jardin ne fût pas trop vite achevé... Il continuait :

— Vous ne vous imaginez pas combien de fois je me suis demandé ce que vous faisiez à Jersey. J'ai essayé de vous y suivre par la pensée. Mais n'arrivant pas à deviner où je pourrais vous rencontrer, je finissais généralement par entrer à *Abercorn villa* aux heures où j'étais certain que vous vous y trouviez!

— Et nous y avez-vous aperçues, subissant les invectives convaincues de mistress Bennet, indignée de la fâcheuse transformation d'*Abercorn villa*. Ah! il s'est passé des scènes homériques avec cette respectable dame qui en a appelé à « l'homme de par la loi », comme elle disait... C'était un peu ennuyeux, mais si comique, au fond... Tante Hermine se défendait avec énergie, Lucile s'effarait, Georges était hérissé comme un coq de combat... Et moi, je lançais vainement des paroles conciliatrices. Nous étions bien drôles!

— Heureusement, « l'homme de par la loi » ne vous a pas retenues prisonnières jusqu'à restauration complète d'*Abercorn villa*. Si j'avais su quel danger vous couriez, j'aurais frémé ce matin en ne vous voyant pas descendre du train à l'heure annoncée... Car je suis allé à la gare au-devant de vous...

— Nous avons manqué le train! Vous savez, dans la maison de la liberté, chacun est prêt à son heure et il en résulte quelquefois des contretemps fâcheux!

— Je m'en suis aperçu pour mon compte, puisqu'il m'a fallu attendre si tard pour vous voir et que j'ai été privé de vous promener dans ma ville.

— Vous auriez pu promener ma tante et mes cousines; mais moi je n'avais pas tant de loisirs, je devais me comporter en personne sérieuse et aller m'occuper d'affaires chez M^e Herbelin qui m'a, d'ailleurs, avec beaucoup d'obligeance, expliqué les situations respectives de la famille Dustal

et de moi. Je lui ai demandé de vouloir bien annoncer mon séjour en France à ma tante. Ainsi, elle sera absolument convaincue que la personne dont vous lui parlerez est bien sa nièce, non une intrigante qui vous a trompé...

— Une telle supposition de sa part en vous voyant est, en effet, probable ! finit-il avec une malice amicale.

— On ne sait pas !... Une parente inconnue, surgissant tout à coup de Russie !

— C'est évident ! *Sagesse* devrait être votre nom.

Il riait comme elle, l'âme heureuse de la sentir si gaie, comme ses yeux étaient charmés de la voir si adorablement fine et blonde.

— Monsieur Dorient ! appela Mme Gosseline.

Il eut un froncement de sourcils. O imprudence ! Distract par la causerie, il était revenu vers la tonnelle. Allait-il donc se retrouver la proie de la tante Hermine et de la Muse, de tous les Gosseline, petits et grands ?

— Raymond, tu nous enlèves tout à fait mademoiselle, disait la voix un peu assourdie de sa mère. Mes vieux regards voudraient jouir de sa belle jeunesse. N'est-ce pas, ma chère enfant, que vous voulez bien venir un peu vous reposer près de moi ?

Michelle se rapprocha, attirée spontanément par le bon sourire de la vieille dame. Elle allait s'asseoir. Dorient comprit qu'elle lui échappait et, devant le danger, une inspiration lumineuse surgit dans son esprit ; aussitôt, il commença :

— Mère, soyez généreuse et renoncez quelques instants encore à jouir de la présence de M^{lle} Dostal qui serait très désireuse de connaître la maison autrefois habitée par sa famille, où demeure aujourd'hui notre vieil ami Geffray. Ne croyez-vous pas qu'il lui en ferait volontiers les honneurs ?...

— Oh ! il suffirait que tu y conduises mademoiselle. Et c'est bien simple. Allez, mon enfant, puisque cela vous fait plaisir et revenez-nous vite !... C'est tout près d'ici. A quelques pas...

Dans les prunelles de Michelle, une joie émue avait jailli, un éclair de reconnaissance aussi pour celui qui lui donnait cette joie, et, tout de suite, elle la lui dit lorsque, quelques minutes plus tard, elle se trouva seule avec lui dans la rue déserte, n'ayant pas même remarqué la mine furieuse de la Muse quand, impuissante, elle avait dû le laisser partir ainsi... Mais il l'arrêta avec un sourire gai qui donnait une expression de jeunesse inattendue à sa physionomie, que la vie cérébrale avait marquée de son empreinte :

— Ne me remerciez pas ! Je ne le mérite pas du tout. J'ai travaillé pour moi plus encore, je le

crains, que pour vous, en vous enlevant au cercle familial. Je ne me sentais pas la vertu de vous donner aux autres...

Dans cette rue déserte, ils étaient plus seuls que dans le jardin, et elle fit un imperceptible geste pour l'arrêter, troublée tout à coup de sentir tant de douceur à l'entendre lui parler ainsi. Alors, volontairement moqueuse, elle dit :

— De quel accent de propriétaire vous parlez de vos amis ! Savez-vous qu'à vous écouter, on pourrait presque croire que je suis votre chose !

Il devint sérieux :

— Je vous ai offensée ? S'il en est ainsi, je vous en demande pardon avec tout le respect que j'ai pour vous et mon désir de ne pas vous voir emporter l'ombre même d'un mauvais souvenir de votre passage ici... Ne soyez pas sévère... Faites-moi l'aumône du bonheur charmant que m'apporte votre présence. A Paris, peut-être, ne mériterai-je pas que vous me montriez cette indulgence, mais ici, je vaudrais vraiment un peu plus, il me semble, que lorsque j'ai repris ma personnalité de citadin ambitieux, sceptique, et le reste !...

— Une personnalité de monstre moral, enfin !

Il sourit :

— Vous dites peut-être plus vrai que vous ne pensez. Il y a des moments, quand je suis dans un accès d'austère sincérité envers moi-même, je me produis un effet aussi peu flatteur. C'est un pauvre être très compliqué qu'un homme moderne, incapable de saisir le bonheur, — même quand il est là, à sa portée, — d'acquiescer la certitude de la constance, de la force de ses désirs, et bien indigne qu'une âme jeune cherche à démêler quelque chose en lui...

— Est-ce un conseil discret, cela ? Soyez en paix, je ne suis pas curieuse... Alors, à Paris, nous ne serons plus amis ?

— Pourquoi ? Vous voulez vous reprendre ? Non, je vous en supplie !

— Je ne me reprends jamais quand on ne m'y force pas !

— Alors, je suis bien certain de ne pouvoir vous perdre volontairement... Si toutefois à Paris vous ne jugez pas indigne d'être votre ami, un pauvre diable de journaliste qui...

Elle l'arrêta, presque fâchée, d'un mouvement vif :

— Ne dites pas de paroles vaines comme celles-là ! Elles sont indignes de vous et je ne mérite pas de les entendre !

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)





❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : *La Cloche du Rhin*, drame lyrique en trois actes, musique de M. Samuel Rousseau. — Opéra-Comique : *La Vie de Bohème*, comédie lyrique en quatre actes, musique de M. Puccini. — Concerts et nouveautés.



MONSIEUR Samuel Rousseau, grand prix de Rome en 1878, a attendu vingt ans avant de pouvoir aborder la scène de l'Opéra ! Maître de chapelle à Sainte-Clotilde, il a écrit, depuis cette époque, de fort belles pages religieuses, notamment son *Libera me*, d'un grand caractère ; puis, en 1895, *Mérowig*,

drame lyrique en trois actes, qui lui valut le prix de la Ville de Paris.

Le sujet de *La Cloche du Rhin* remonte aussi aux temps mérovingiens, du IV^e au V^e siècle. Le christianisme se lève, le paganisme est à son déclin. L'action se déroule en Germanie, où elle se compose de cinq personnages : Hatto, chef germain ; Konrad, son petit-fils ; Hermann, écuyer de Konrad ; Herwine, chrétienne de race franque, et Liba, prophétesse germaine.

M. Samuel Rousseau a dû mettre sa musique à l'unisson du scénario de MM. Montorgueil et Gheusi, mais il en a atténué les sombres couleurs en n'employant pas uniquement les procédés de composition moderne. Il l'explique lui-même, du reste, dans son article de *L'Éclair*, dont nous reproduisons ces lignes :

« J'ai tenté, dans *La Cloche du Rhin*, de conserver l'air, le duo, l'ensemble, le chœur, oasis dans la steppe musicale si justement chère à tant d'auditeurs, mais en les reliant à l'œuvre par un petit nombre de leit-motiw (sept en tout), qui, fragmentés, transformés, alanguis ou serrés, forment la trame que brode, en de capricieuses arabesques, la mélodie libre ou dominatrice ; à l'orchestre, le commentaire incessant ; aux voix, l'émotion, la passion et le charme. »

Voici la légende, très abrégée : Hatto, vaincu par les chrétiens, s'est retiré dans un burg en ruine sur les bords du Rhin. Il y meurt en entendant tinter une cloche mystérieuse, suspendue à

la voûte d'un cloître de femmes et qui ne vibre que pour annoncer le trépas des chefs païens. Il lègue sa haine et sa vengeance à son petit-fils Konrad. Celui-ci s'est épris d'une jeune chrétienne prisonnière, religieuse du monastère voisin. Au second acte, Konrad lui avoue qu'il l'aime. La jeune captive, troublée un instant par sa douceur, s'arrache de ses bras en entendant les chants pieux qui arrivent du cloître jusqu'à elle. « Je suis la fiancée des noces éternelles et les amours charnelles n'ont pas de bagues pour mes doigts. » Konrad jure de perdre les chrétiens et s'élance avec ses guerriers à la défense de son burg menacé. Pendant cette absence, la druidesse Liba a fait précipiter Herwine dans le Rhin.

Au troisième acte, Konrad, blessé par les païens auxquels il a voulu interdire les sacrifices humains, erre, désespéré, sur les bords du fleuve, appelant sa fiancée, lorsqu'il entend retentir la cloche révélatrice : son heure dernière vient de sonner. Il appelle Herwine qui, dans sa blancheur immaculée, lui apparaît au-dessus des flots et s'approche de lui : « Dieu permet que je t'aime dans les cieux », dit-elle et, l'attirant par la main, tous deux s'élancent vers l'infini, au milieu du fleuve argenté où glissent les mystiques fiancés. Cette dernière scène, d'une exquise douceur, contraste heureusement avec les sombres péripéties qui la précèdent. Le succès final a été concluant et les auteurs acclamés avec enthousiasme.

M. Samuel Rousseau a produit une œuvre de large conception, et n'a pas craint d'allier un retour au passé aux ressources de la polyphonie moderne. Signalons le *prélude*, magistralement instrumenté et écrit d'une main savante et sûre comme toutes les parties orchestrales. Les chœurs sont d'un bel effet. Le *larghetto* de Liba, la légende de la cloche sont des inspirations de premier ordre.

Le duo d'amour, au deuxième acte, jette de chauds rayons sur les scènes du finale où un superbe *crescendo* de l'orchestre, admirablement coloré, soulève l'admiration.

Le dernier acte renferme des beautés musicales d'une poésie exquise. Le chant d'Herwine, lorsqu'elle apparaît au-dessus du Rhin, se rapprochant de Konrad, les chœurs ravissants et invisibles, qui, mêlés au doux tintement de la cloche, pendant que l'âme de la jeune chrétienne entraîne

celle de Konrad vers le chemin du ciel, portent l'émotion à sa plus pénétrante expression.

Interprétation des meilleures par M^{lle} Ackté qui prête toute sa grâce poétique à la symbolique Herwine. Le rôle de la prophétesse Liba est superbement tenu par M^{me} Héglon, et M. Vagnet fait un Konrad plein de vigueur, sa jolie voix a trouvé de délicieux accents dans la scène d'amour du second acte. MM. Noté et Bartet ont interprété avec talent les personnages d'Hermann et de Hatto.

M. Mangin, avec l'aide de MM. Marty et Bachelet, chefs du chant, a supérieurement dirigé cette difficile partition. Félicitons M. Amable pour son ravissant et poétique décor des bords du Rhin. Le nom de M. Samuel Rousseau a été chaleureusement acclamé.

On va travailler à la préparation de *Gauthier d'Aquitaine* ? — ou *Attila* ? drame lyrique de M. Paul Vidal, qui passerait dans le courant d'octobre. Aussitôt après, on s'occupera du *Lancelot*, de M. Victorin Joncières.

L'Opéra-Comique a fermé ses portes le 29 juin, sur ses deux grands succès : *Fervaal* et *La Vie de Bohème*.

Il nous reste à nous occuper de ce dernier ouvrage dont la première représentation et les suivantes sont tout à l'honneur des auteurs et de la direction. C'est M. P. Ferrier qui a traduit avec grand esprit les quatre actes que MM. Giacosa et Illica avaient puisé dans le roman de Murger. On devine que ce *libretto*, tiré d'un ouvrage que nous avons tous connu, ne peut être qu'une suite de scènes épisodiques qui ne sont pas précisément nécessaires à l'éducation de la jeunesse, quoique le traducteur en ait à propos adouci l'expression. Nous nous bornerons à dire que le compositeur, M. Puccini, a écrit, sur ce sujet si varié, une charmante et très distinguée partition, où le rire inextinguible, comme les pages poignantes de la fin témoignent de la grande maîtrise du musicien. Sa musique descriptive débordé de vie et d'esprit, son orchestration est pleine d'heureuses trouvailles. Nous ne dirons pas si le même bonheur accompagne le maître dans les scènes où le sentiment domine. Cependant, il faut reconnaître que celle de la fin, la mort de Mimi, si palpitante, porte l'émotion à son comble.

M. Puccini a un véritable tempérament de musicien de théâtre, et son talent, à la fois élégant et sobre, est rempli de charme comme d'adresse. Les rôles principaux ont été remarquablement tenus par MM. Fugère et Maréchal, ce dernier, dont la voix est ravissante, a plu énormément dans le duo du premier acte. M^{lle} Guiraudon est une Mimi

inimitable; MM. Bouvet et Isnardon sont excellents, et M^{lle} Thiphaine présente une divertissante Musette. Mise en scène absolument réussie, quoique très compliquée. Nombreuses félicitations à M. Luigini, l'habile chef d'orchestre, qui a mené si sûrement à la victoire les artistes, le compositeur et son œuvre.

La *Cendrillon*, de Massenet, sera donnée à la nouvelle salle Favart, au cours de la saison prochaine; les rôles sont distribués et les études commencées.

Par suite de la démission de M. Gabriel Pierné, un concours vient de mettre en présence trente concurrents pour la place d'organiste de l'église Sainte-Clotilde. C'est M. Tournemire, premier prix d'orgue de 1891, qui succédera à l'éminent musicien sous ces voûtes où l'âme du grand César Franck s'épandit en des flots d'harmonie inoubliés.

La saison des concerts a été lente à se clôturer. On voulait voir le soleil s'installer avant de s'installer soi-même à la campagne. Nombre d'invitations nous sont encore parvenues pendant ce dernier mois de travail à outrance qui précède les vacances. N'ayant pu nous rendre à la brillante audition donnée en juin, salle Érard, par M^{me} La-faix-Gontié, nous avons tenu à constater le joli succès qu'elle vient d'obtenir ce mois-ci à la matinée musicale qui réunissait chez elle un nombreux auditoire. La place nous manque pour énumérer les numéros d'un programme où brillaient les noms de compositeurs célèbres, mais nous ajouterons que la présence des artistes renommés qui prêtaient leur concours : M. Ch. Dancla, MM. Lucien Lambert et Duteil-d'Ozanne, y apportaient un grand charme. M^{me} et M^{lle} La-faix-Gontié se sont fait applaudir tour à tour, partageant des bravos aussi flatteurs que mérités avec leurs distingués partenaires.

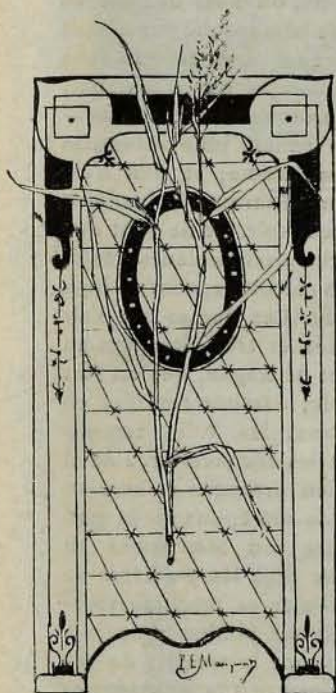
Les concours du Conservatoire vont prendre fin, nous en parlerons le mois prochain.

Signalons, pour le chant, le n^o 10 des *Contes de Fées*, *Les Voix du Rêve*, poétique page d'Aug. Holmès. — *Songes d'Enfants*, le ravissant poème de V. Hugo, mis en musique par A. Périlhou, est une admirable inspiration qui a sa place marquée au chevet de tous les berceaux. Pour le piano, du même auteur : *La Paraphrase de Concert sur Le Roi de Lahore*, de Massenet; *La Partie d'Échecs*, page savante, toute de légèreté et de finesse; un peu difficile. — *Le Ballet-Valse*, de A. Marmontel, plaira aussi par son allure animée et sa brillante facture. (Moyenne force.) Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



H ! l'horrible chose ! Comme on souffre d'y penser et comme on y pense sans pouvoir s'en détacher !

Ils étaient un millier pleins de vie, pleins d'espérances : les uns regagnaient la patrie après un long exil, d'autres quittaient des êtres chers afin de leur constituer un avenir plus doux ; il y avait des pères, des mères, il y avait des jeunes gens, des enfants, des *nourrissons*, dit le rapport officiel. Ils venaient de quitter la terre américaine et se croyaient sûrs du

lendemain ; c'était la nuit ; ils dormaient entre les bras de la grande berceuse dont les flots chantaient et caressaient les flancs du paquebot. Tout à coup, un craquement affreux, une secousse qui brise tout, un cri sinistre. On se précipite sur le pont, on regarde et l'on ne sait ce qu'on voit. La nuit a jeté son brouillard comme un linceuil sur la mer, et à travers ce voile on aperçoit par le travers une autre ombre, d'autres mâts, d'autres voiles que les siennes. Et, tandis qu'on regarde, qu'on court, qu'on appelle avec des cris fous, le pont s'incline, descend dans la mer, les vagues l'effleurent, elles le balaient, emportant un premier butin de femmes, d'enfants, de faibles ; les cris redoublent ; des prêtres, les mains levées, bénissent les naufragés ; des barques s'éloignent, d'autres chavirent et le grand navire s'enfonce toujours ; tout en haut, sur sa passerelle, un homme regarde les autres s'éloigner, il croise les bras devant la mort qui vient, et sur son front large, marqué d'un pli douloureux, se reflètent les angoisses de ces

mille cœurs, et dans sa poitrine bat l'agonie de son navire. A la minute suprême où les eaux allaient engloutir l'épave, on a vu un jeune homme se précipiter vers lui pour mourir de la même mort : c'est un pilote, un futur commandant, qui vient montrer comment les vrais marins entendent leurs devoirs. Honneur à ces deux héros !

C'est fini, *La Bourgogne* est au fond des abîmes ; les morts dorment dans les flots et ceux qui ont échappé s'en vont, grelottants, demi-nus, demander à l'océan un sursis de vie... Combien peu l'ont obtenu ! Et dans quelles conditions !

On raconte des faits atroces, des actes sauvages ; les plus forts ont usé de leurs forces, non pour sauver les faibles, mais pour les éloigner, pour hâter leur fin en les précipitant à l'eau. Dans toutes ces grandes catastrophes, l'humanité, dépouillant son masque, se montre hideuse lorsqu'elle n'est pas élevée au-dessus d'elle-même par quelque noble principe, par quelque haute conception du devoir, par la religion, par l'honneur. Ah ! mes chères petites, que cela donne à réfléchir et à désirer, pour la génération qui nous remplacera, le sentiment très vif de ces sentiments généreux qui mettent la vie au-dessous du devoir, le dévouement au-dessus de la jouissance. N'est-ce pas que vous avez eu honte en lisant ces détails de brutal et cruel égoïsme, et que vous vous êtes dit, sans qu'il soit besoin de vous le souffler : « Il vaut mieux mourir que vivre à ce prix. — Je ne voudrais pas d'un fiancé qui aurait échappé à la mort en précipitant celle de ceux qui l'entouraient. » N'est-ce pas que vous avez senti que l'action du commandant Deloncle et de son jeune compagnon n'était point une bravade sans portée ?

Si vous pensez ainsi, tout n'est pas perdu dans l'avenir. Quand vous vous marierez, et que vous aurez des enfants, vous ferez passer dans leurs cœurs le courage qui remplit le vôtre, et la France aura toujours des héros ; héros glorieux des champs de bataille, héros obscurs des luttes de la vie.

Tout a été sinistre du côté du grand océan pen-

dant cette quinzaine. La guerre hispano-américaine, arrivée à la période aiguë, nous envoie le récit dramatique de ses différents épisodes; les deuils se généralisent, les souffrances augmentent; à l'heure où je vous écris, c'est l'armistice. Si la paix pouvait en sortir.

En attendant, les sociétés de secours, la Croix rouge en tête, se multiplient. On donne son argent, son temps, son savoir; et les champs de carnage, les ambulances sont visités, secourus. On se fait beaucoup de mal et beaucoup de bien. Étrange chose que cette antithèse perpétuelle de notre existence! Tout est contradiction en nous et autour de nous, et dans les choses extérieures, c'est bien souvent qu'on retrouve ce mélange bizarre de tentations et de faits qui sont loin de s'enchaîner naturellement l'un à l'autre.

On pleure, on rit, on parle d'une chose, on pense à une autre; les uns pleurent, les autres dansent et tout passe... même la lune qui se cachait à notre ombre l'autre soir, pendant cette belle éclipse que nous avons tous pu voir. Je me demandais, philosopant avec moi-même, ce qu'on pensait là-haut en présence du phénomène bien plus frappant encore pour les lunatiques que pour les habitants de la terre. Il y a-t-il des êtres pensant dans notre satellite, des rivaux qui se battent, des orgueils qui se froissent, des mers qui dévorent les navires, des flammes qui brûlent des cités?

La nuit était splendide et douce, calme et lumineuse; elle agrandissait les horizons vers l'infini, mais que de secrets elle gardait pour elle seule! Que de questions auxquelles sa blanche lumière se dérobe!... Bah! si elle disait tout, où serait le plaisir?

Pas aux bains de mer sûrement cette année, car, il est certain que nous avons une saison chaude où l'on claque des dents, et j'ai vu des cols de fourrures en plein Paris au mois de juin. La campagne est verte à ravir, on en mangerait; mais ces gazons fleuris, ces arbres feuillus cachent des rhumatismes, des angines, toutes sortes de vilaines choses. Voilà un été manqué pour nous, si nous n'avons pas dirigé nos pas vers le Midi, tout comme au mois de décembre; et je connais bien des gens dont la villégiature consiste à fermer ses persiennes sur la rue, et à humer en cachette l'air champêtre et alpestre du Bois de Boulogne. Et

quand on rencontrera ses amies en novembre, ce seront des lamentations sans fin:

— « Oh ma chère! quel été désagréable au bord de la mer.

— Et en Suisse, ma mignonne!

— Nous n'avons pas pu prendre un bain.

— Pas une ascension n'a été possible... »

Je crois bien!

Les femmes, avec cette absence de logique, qui dit-on, est un apanage de notre sexe, ont choisi cette saison exceptionnellement froide pour incliner la mode vers les tissus légers, les vêtements impalpables. Mousselines, gazes, petits volants de tulle, tout y est; il est vrai que, par compensation l'hiver ayant été fort doux, on s'est déguisé en Moscovite, avec du poil de bête jusque par dessus la tête. Cela fait une moyenne dont le bon sens est exclu, mais qui ne manque pas d'élégance. Par exemple, ces frimas prolongés sont très favorables à la bicyclette; on pédale plus volontiers par quinze degrés que par trente; et rien n'est amusant à regarder comme les trains de banlieue ou de Normandie le samedi soir. Ce ne sont que canotiers avec *couteaux*, chemisettes bleues, roses, avec faux-cols et cravates accompagnant la jupe bouffante, serrée au genou. Les dames ont l'air de gamines ainsi écourtées, et elles prennent un petit air confus en sortant de wagon, qui est fort drôle à voir. Par exemple, aussitôt rentrées en possession de leur bécane, les voilà remises d'aplomb, et rien ne peut les déconcerter. J'en ai vu une, bien gentille, bien arrangée et bien en retard, courant à la suite de son époux sur le quai Saint-Lazare, pour mettre son instrument au fourgon *ad hoc*, alors que déjà les portières se refermaient. Elle faisait rouler sa machine vivement et, elle-même, jetait ses jambes menues à droite et à gauche, montrant la semelle de ses souliers jaunes. Un employé prit la bicyclette et alors ma petite dame, obligée de courir en sens inverse, les mains vides, s'arrêta interdite, devint rouge, et sans son mari qui la poussa par le coude en lui disant: « Mais dépêche-toi donc! », elle manquait le train.

C'est égal, nous avons eu un bien triste commencement d'été!

C. DE LAMIRAUDIE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.